troisième sorte d'écriture des inscriptions trilingues.

— IV. Dom Garcias de Sylva Figueroa, ambassadeur de Philippe III à Goa, visita la Perse en 1618. Il signala le premier les inscriptions *cunéiformes*. Il les considéra comme ayant été gravées lors de la construction des monuments et en distingua de différentes époques, selon qu'elles étaient plus ou moins profondément entaillées. Il les dit composées de petites figures *pyramidales*. Il fit dessiner une ligne de la grande inscription trilingue de l'escalier de Persépolis.

Pietro della Valle, gentilhomme romain, admirait aussi sur place, à la même époque environ, ces caractères d'une grandeur prodigieuse, qui ne lui semblaient pas liés ensemble pour former des mots et qui étaient séparés comme les caractères hébreux. Il copia cinq de ces caractères; ce sont, dans l'écriture aryenne, les lettres Ku, A, Y, KH, et la barre transversale \, qui indique la séparation des mots. Il discuta les éléments de cette écriture. Il en détermina la direction, de gauche à droite, avec une heureuse justesse, en remarquant que les têtes des clous et les sommets des angles des crochets se trouvaient toujours (ou du moins généralement) à gauche, ce qui pourrait aussi bien donner lieu à la conclusion opposée, et, — ce que nous avons vérifié sur les pierres mêmes et qui est beaucoup plus probant, — que la dernière ligne des textes accusait souvent un vide à droite et jamais à gauche. (Lettre datée de Schiraz, 21 octobre 1621.)

Ces premiers résultats ne furent repris que cinquante ans plus tard. Flower, agent de la compagnie des Indes, avait envoyé un spécimen de ces inscriptions, qui fut publié en 1667. Le célèbre voyageur Chardin, à son retour d'Orient en 1674, publiait, avec une relation de son voyage, un *ectype* des inscriptions *cludiformes* qui forment l'encadrement des fenêtres du palais de Darius à Persépolis. Il faisait remarquer la grandeur extraordinaire de beaucoup de ces caractères, qui n'avaient pas moins de 3 pouces de haut, et qui lui paraissaient avoir été dorés intérieurement. Il distinguait radicalement deux sortes d'écritures et ramenait les éléments de l'une et de l'autre à deux types, l'équerre et la pyramide, donnant lieu par leur assemblage facultatif à des figures simples ou composées. Il prouvait, par l'observation des points séparatifs, que ces figures n'étaient pas des hiéroglyphes, ce que répéta Leibnitz : *Exstant antiquæ litteræ in ruinis Persepolitanis, quæ non hieroglyphicæ esse, sed alphabetum aliquod constituere videntur.* Chardin en croyait d'ailleurs la direction possible de haut en bas, et ajoutait qu'il en fallait « ignorer à jamais le texte. »

Cette opinion devait rester longtemps encore en crédit. Il fut admis par les voyageurs de cette époque que les inscriptions dont il s'agit ne valaient pas la peine d'être dessinées, ni d'obliger un curieux à se détourner un quart d'heure de son chemin. Le docteur Hyde alla plus loin. Cet orientaliste anglais, dans son ouvrage latin intitulé : *Historia religionis veterum Persarum,* déclarait que si ces caractères exprimaient des mots, la même figure y reparaîtrait plusieurs fois. Il y voyait soit le caprice des voyageurs, soit le jeu d'un sculpteur qui aurait imaginé d'essayer combien de différentes formes pourrait produire une seule figure élémentaire combinée avec elle-même. N'oublions pas que l'explication si commode du docteur anglais a été appliquée aux hiéroglyphes égyptiens par l'abbé Tandeau (1762).

Kæmpfer publia en 1712 vingt-quatre lignes du système compliqué, c'est-à-dire de la troisième sorte de l'écriture assyrienne. Il se demandait si c'était de l'hébreu ou du chinois. On dut de nouvelles copies à Corneille van Bruyn. Mais ce ne fut que vers 1765 que fut accordée aux inscriptions qui nous occupent l'attention qu'elles méritaient. A cette époque, le Danois Niebuhr reconnut définitivement le sens de l'écriture en observant la répétition d'une même série de lignes qui, dans bien des cas, se trouvait coupée à droite par la fin d'une ligne et terminée à gauche au commencement de la ligne suivante. L'étude des différentes combinaisons des caractères lui permit de reconnaître avec un égal bonheur la distinction des trois systèmes des inscriptions trilingues de Persépolis, groupés différemment suivant la disposition générale, mais toujours suivant une même loi. Si les trois textes se suivent de haut en bas, le plus simple est au sommet et le plus compliqué se trouve à l'autre extrémité; si les textes forment l'encadrement d'une fenêtre, le plus simple est au sommet, les plus compliqués à droite et à gauche; pour lire les inscriptions, il faut alors les redresser, comme on fait en lisant une médaille. Niebuhr remarqua en outre la différence de longueur des trois textes ainsi réunis : le système le plus simple fournit toujours un développement plus considérable que les deux autres. Si le nombre des lignes est le même, elles se trouvent deux fois plus longues; si la longueur est la même, le nombre varie. Mais les conjectures de ce savant furent moins heureuses quand il rapporta ces trois textes à la même langue, et qu'il les considéra comme résultant seulement de trois alphabets différents. Du moins cette hypothèse erronée eut-elle l'avantage de le conduire à fixer son attention sur un seul des trois textes, sur le plus simple. Il en transcrivit à peu près exactement les caractères, au nombre de quarante-deux, sans parvenir à les rapporter à une langue connue.

Malgré les observations judicieuses de Niebuhr, les conjectures les plus bizarres continuaient à se faire jour. Wahl, en 1784, prétendait que les inscriptions *cunéiformes* devaient être lues suivant le système dit βουστροφηδόν par les Grecs, et qui se trouve en effet à l'origine de l'écriture grecque. D'autres les considérèrent de bas en haut. La Croze y vit des caractères chinois. Vallancey et W. Jones (1773-1807) firent remarquer leur analogie avec les caractères runiques, ressemblance fortuite sans doute et que l'on peut clairement expliquer par l'instrument ou la manière dont le bronze ou le marbre ont été attaqués par le graveur. On a signalé la même analogie avec les textes épigraphiques grecs d'Hevæa et d'Elée. On renouvela l'hypothèse d'hiéroglyphes intermédiaires entre ceux des Egyptiens et ceux des Chinois. On voulut reconnaître une écriture syllabique analogue au dévanagari. On supposa encore des signes talismaniques ou sacerdotaux. Enfin, vers 1800, parut le singulier système de Lichtenstein, qui annonçait à quelques égards, disons-le en passant, celui qu'a émis dans ces dernières années M. le comte de Gobineau. D'après Lichtenstein, il n'y avait trace dans les inscriptions que d'un seul alphabet et d'un alphabet parfaitement connu; c'était de l'arabe écrit en caractères coufiques du VIIe ou du VIIIe siècle. Une inscription publiée par le docteur Hager en 1801, d'après une brique de Babylone, et où ce docteur ne voyait, quant à lui, que le travail de vers rongeurs, était, suivant Lichtenstein, un texte du Coran; l'inscription du célèbre *caillou de Michaux* contenait du chaldaïque. M. de Sacy rendit sérieusement compte de ce système.

Dans une voie plus féconde, Tyschen de Rostock (1798), reprenant la question au point où Niebuhr l'avait placée, s'attachait comme lui, dans son élucubration : *De cuneatis inscriptionibus Persepolitanis*, au premier texte des inscriptions trilingues, et remarquait que le nombre des signes compris entre deux traits séparatifs ne dépassait pas dix, ce qui permettait de donner à ces séries la valeur de mots et aux signes celle de lettres. Il rappelait que ce point séparatif existait dans le zend.

En 1803, M. de Sacy publiait l'analyse de l'*Essai* de Münter de Copenhague (version danoise, 1800; version allemande, 1802), qui regardait la première écriture comme alphabétique, la seconde comme syllabique, la troisième comme monogrammatique, ce qui n'était vrai qu'en partie, puisqu'on a reconnu que la seconde et la troisième sont à la fois syllabiques et monogrammatiques, quoique à des degrés différents. De son côté, de Sacy lisait les inscriptions pehlvies des rois sassanides, à peine tracées près des caractères *cunéiformes* manifestement plus anciens, ce qui reporte avec certitude ces derniers à l'époque des Achéménides.

Münter avait proposé une première tentative de lecture. Les résultats qu'il avait obtenus, et qui se trouvaient justes pour deux caractères, remontaient à 1798. Le 4 octobre 1802, Georges-Frédéric Grotefend fit à la Société académique de Gœttingue, dans la séance même où Heyne rendait compte des premiers travaux exécutés sur les hiéroglyphes égyptiens, une communication sur les inscriptions trilingues, dans laquelle il déterminait dix nouveaux caractères, résultat d'une importance capitale. Nous verrons plus loin grâce à quelle hypothèse il y parvint.

Cependant sir Hartford, la compagnie des Indes, Bellino, Ouseley, Ker Porter, Rich, etc., publiaient à l'envi de nouveaux textes babyloniens et complétaient la série de ceux de Persépolis.

Saint-Martin lut à l'Académie des inscriptions, le 20 décembre 1822, un mémoire où il confirmait les conjectures de Grotefend, et établissait une assimilation plus grande de la langue du premier système d'écriture avec le zend. Mais Rask, à propos d'études sur le zend, écrivait deux lettres où il critiquait Grotefend avec beaucoup de mesure.

1836. A cette date célèbre dans l'histoire des progrès de cette lecture, Lassen à Bonn, en mai, Burnouf à Paris, en juin, publiaient des résultats qui ne laissent presque plus rien à faire à leurs successeurs. En même temps ils avaient déjà, sans le savoir, un concurrent dans sir H. Rawlinson, qui résidait alors en Perse. Dès 1835, sir Rawlinson s'était appliqué à l'étude des textes avec des moyens d'investigation très-restreints, même au point de vue philologique, et, sans connaître avec précision les résultats auxquels était parvenu Grotefend, il avait retrouvé tout l'alphabet. Il avait pu copier la belle page d'histoire que les Achéménides ont laissée sur les rochers de Bisitoun. En 1836 seulement, il connut les travaux de Grotefend et de Saint-Martin, qui restaient bien loin de ses propres découvertes. L'année suivante, il envoya ses premières communications à la Société asiatique de Londres et reçut en retour, à sa grande surprise, les mémoires de Lassen et de Burnouf sur le *yaçna;* il y puisa d'utiles comparaisons. La connaissance du premier texte des inscriptions était dès lors complète. Cependant sir Rawlinson ne consentit à publier que dix ans plus tard (1846-1849) les inscriptions de Bisitoun.

Parmi les personnes dont les critiques judicieuses ont contribué à la restitution rapide de cette langue, il convient de citer MM. Obri, d'Amiens; Jacquet; Beer, Benfey, Speegel, en Allemagne; Hincks, en Irlande; Oppert.

Le texte perse, une fois lu et traduit, devenait d'un secours précieux pour les deux textes qui paraissaient en reproduire le sens; il jouait à leur égard le rôle que le texte grec avait joué dans l'inscription de Rosette vis-à-vis des hiéroglyphes.

Avant les travaux de Westergaard (1844), on ne connaissait du second système d'inscriptions, désigné depuis sous le nom de médo-scythique, que les considérations de Niebuhr sur la forme et les combinaisons des caractères, composés, au nombre de cent, de onze éléments différents, parmi lesquels de petits crochets formaient quelquefois une seconde tête, même placée inversement au sens général de l'écriture. Tyschen, Münter, Grotefend avaient admis le caractère syllabique de cette écriture, composée de trop de lettres pour être une écriture alphabétique. On avait également remarqué un clou perpendiculaire placé devant les séries de signes qui correspondaient aux noms propres du texte perse. Voilà où s'arrêtait la science à cet égard, lorsque le Danois Westergaard, au retour d'un voyage en Orient, publia, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires du Nord*, la traduction des textes médiques qui accompagnaient les textes aryens, déjà traduits. Ce travail fut reçu avec défiance. On se demandait si ce texte médique était bien la traduction du texte aryen; on critiquait les procédés de lecture; on s'étonnait des résultats obtenus.

Le docteur Hincks, de Dublin, en 1846, contrôla le premier les bases du déchiffrement de Westergaard; il publia, dans les *Transactions de l'Académie d'Irlande*, un mémoire qui justifie les lectures du savant danois, tout en leur donnant une précision nouvelle.

M. de Saulcy, en France, s'appliqua à contrôler, non-seulement les valeurs alphabétiques, mais encore les formes grammaticales auxquelles avait été conduit Westergaard; il ne s'éloigna guère des résultats généraux auxquels ce dernier était parvenu.

M. Norris a confirmé ces résultats par le déchiffrement de la deuxième espèce des inscriptions de Bisitoun, publiée par lui, avec l'autorisation de sir Rawlinson, en 1853. Les travaux ultérieurs de M. Holtzman dans les *Mémoires de la Société orientale d'Allemagne*, et de M. Hang dans les *Annonces de Gœttingue*, ne les ont pas ébranlés, et M. Oppert les a fortifiés de justifications nouvelles.

Dès 1846, l'examen fait par M. de Saulcy de la traduction de Westergaard avait établi avec assez de certitude le caractère syllabique des textes de la seconde espèce et leur rapport de signification avec ceux de la première. Cette analogie devait se retrouver dans ceux de la troisième. Le caractère syllabique devait s'y retrouver également, ainsi que l'usage des monogrammes ou idiogrammes, qui apparaissait déjà, quoique pour peu de mots, dans l'écriture médo-scythique. La ressemblance et souvent l'identité des signes graphiques des deux espèces avait été remarquée depuis longtemps. Mais les combinaisons devenaient beaucoup plus nombreuses et donnaient lieu à plus de complications dans les textes de la troisième sorte. Les différences graphiques, au premier abord considérables, n'avaient fait hésiter que peu de temps les archéologues sur l'identité du système de ces textes et des textes unilingues de Ninive et de Babylone. Tyschen et Münter avaient soupçonné dans les uns et dans les autres la présence d'idiogrammes, conjecture sur laquelle Grotefend ne s'était pas assez arrêté. On ne savait rien de plus sur les écritures assyriennes, au moment où M. Botta entreprit les fouilles de Ninive. Le consul français, assisté de M. Flandin, à Khorsabad, et M. Layard, au nom de l'Angleterre, dans un monticule qui porte le nom de Nimroud (1845), mirent au jour un beaucoup plus grand nombre d'inscriptions que n'en avait fourni la Perse entière. Pendant dix ans (1845-1855), la Mésopotamie fut explorée en tous sens. MM. Place, Fresnel, Oppert, Taylor, Leftus, Rawlinson produisirent une quantité incalculable de richesses épigraphiques; mais, dans l'étude de l'ensemble de documents ainsi amassé, on dut procéder en commençant par les textes assyriens des inscriptions trilingues.

Dès 1845, parut l'*Essai de déchiffrement de l'écriture assyrienne, pour servir à l'explication du monument de Khorsabad*, de M. Lœwenstern (Paris). Ce savant soupçonnait le caractère sémitique de la langue assyrienne, mais il ne parvenait encore à aucun résultat positif.

Le mémoire dont sir Rawlinson accompagna, l'année suivante, la publication du texte perse de l'inscription de Bisitoun ne préjugeait rien sur le contenu des inscriptions de la troisième sorte, ni sur la valeur des signes.

En 1847, nouveau mémoire de Lœwenstern, où il s'attache avec raison à la transcription des noms propres perses, et détermine ainsi l'articulation de certaines consonnes qui devaient être transcrites dans le texte assyrien. Mais il reconnut bientôt que le même nom est transcrit par plusieurs groupes, et il arriva ainsi à supposer l'*homophonie* de plusieurs signes, s'appuyant d'ailleurs sur la réalité de l'homophonie dans les hiéroglyphes égyptiens.

Puis viennent les essais de M. de Longpérier dans la *Revue archéologique.* Ce savant détermine de nouvelles articulations et traduit avec exactitude une ligne entière.

M. Botta, par des tableaux comparatifs dressés avec soin, démontre l'identité des écritures de Vân, de Khorsabad et de Persépolis, et de plus l'identité des flexions grammaticales (1848). Il détermine la valeur de certaines flexions et justifie l'hypothèse du sémitisme de l'assyrien.

Le 14 septembre 1849 parut le mémoire où M. de Saulcy donne une traduction du texte assyrien de l'inscription de l'Elvend. Cette traduction est restée acquise et a fourni des éléments considérables aux nouvelles recherches. Cependant les valeurs que l'auteur donne aux signes sont alphabétiques, et, faute de se rattacher à l'hypothèse déjà ancienne du syllabisme de l'assyrien, il marche d'hésitation en hésitation et ne trouve que des déterminations approximatives. Le caractère sémitique de la langue, qui paraissait devoir être également celui de l'écriture, entretenait la science dans cette erreur.

La même année (27 novembre) parut un nouveau mémoire, où M. de Saulcy, étudiant les inscriptions achéménides, se rapproche du syllabisme. On était parvenu à connaître au moins la partie consonnante de cent vingt articulations, ce qui attribuait à l'homophonie une place vraiment désespérante.

Ces résultats, dus à M. de Saulcy, qui avait alors peu de textes sous les yeux, ont largement profité aux savants étrangers, à sir Rawlinson et à M. Luzatto notamment, tandis que sir Rawlinson dérobait encore à tous les regards les précieux textes assyriens de l'inscription de Bisitoun.

Le docteur Hincks réalisait à la même époque un grand progrès, en étudiant la composition des noms propres et en commençant à substituer le syllabisme à l'homophonie.

Le sémitisme de l'assyrien était déjà chose prouvée. M. Stern de Gœttingue essayait de le démontrer. Eugène Burnouf indiquait cette voie aux recherches ultérieures. Cependant M. Luzatto (Padoue, 1850) voulut en établir le sanscritisme. Suivant lui, l'écriture assyrienne n'était ni figurative, ni symbolique, ni anagrammatique, ni syllabique; elle était phonétique. Il revenait à l'homophonie. Cet essai n'eut pas de suites sérieuses.

Dans la même année, le colonel Rawlinson publiait quelque chose touchant les inscriptions assyriennes, mais ce n'était qu'une dissertation et la traduction du texte qui recouvre le monument connu sous le nom d'obélisque de Nimroud. Ce travail pouvait servir à témoigner des progrès du savant colonel, mais n'apportait à la science aucun utile renseignement.

M. de Saulcy abordait alors les inscriptions unilingues et ouvrait ainsi tout un nouveau champ de découvertes. Sir Rawlinson présentait aussitôt après lui une traduction peu différente de la longue légende de Khorsabad. Enfin le savant colonel publia, en 1851, le texte assyrien de Bisitoun, accompagné d'une transcription et d'une traduction interlinéaire. Il déterminait la valeur de deux cent quarante-six caractères; mais il montrait en même temps qu'il avait peu profité des travaux de ses devanciers, et attribuait aux caractères tantôt une valeur syllabique, tantôt une valeur littérale. Toutefois il découvrait un fait nouveau, celui de la polyphonie, en constatant que certains signes étaient susceptibles de plusieurs valeurs et de plusieurs sons. Le premier également, il reconnaissait la valeur idéographique de plusieurs signes et la présence d'idéogrammes complexes, c'est-à-dire de séries de signes idéographiques destinés à composer un seul mot. Ces découvertes, dont on devait apprendre plus tard tout le prix, frappèrent un moment de discrédit, par le vague et l'incertitude qu'elles y introduisaient, les travaux des assyriologues.

1852. Mémoire du docteur Hincks, où le syllabisme est définitivement prouvé. Critique de la polyphonie par M. de Saulcy, qui résiste encore au syllabisme, tout en articulant les consonnes avec les voyelles inhérentes. — 1854. Traduction de l'inscription assyrienne de Bisitoun par le même, dans le même système.

Nous arrivons à la fameuse épreuve de 1857, destinée à trancher les doutes que laissaient subsister les singuliers phénomènes de la polyphonie et des expressions idéographiques. M. Joachim Ménant, dans son excellent travail sur les *Ecritures cunéiformes* (Paris, 1860), auquel nous devons une grande partie des renseignements contenus dans cet exposé, s'exprime ainsi sur cette épreuve : « La Société royale asiatique de Londres, dans le mois de mars 1857, provoqua une expérience dont le résultat ne pouvait manquer de frapper les esprits : elle proposa à plusieurs savants le texte d'une longue inscription assyrienne, contenant plus de 800 lignes, et elle leur demanda d'en entreprendre isolément, séparément, la traduction, et d'envoyer le résultat de leurs travaux sous pli cacheté au centre de la Société, où ces paquets seraient ouverts le même jour devant une commission qui, sans se prononcer sur le mérite intrinsèque de chaque traduction, constaterait les points de ressemblance ou de dissemblance que les interprétations pourraient offrir. MM. Rawlinson, Hincks, Fox Talbot et Oppert acceptèrent le concours, et, malgré le peu de temps qui leur fut accordé, ils envoyèrent leurs travaux au moment convenu. Le 25 mai, les paquets furent ouverts; les points de ressemblance furent notés avec soin, ainsi que les points de dissemblance. On constata les lacunes, et la commission put se convaincre que l'épreuve avait été pleinement satisfaisante; enfin, pour que tout le monde fût à même de savoir à quoi s'en tenir sur le résultat de l'épreuve, la Société asiatique fit imprimer sur quatre colonnes les quatre traductions. » Le titre exact de cette curieuse publication est le suivant: *Inscription of Tiglath Pileser I, King of Assyria* (B. C., 1150), *as translated by sir H. Rawlinson, Fox Talbot, esq., doctor Hincks and doctor Oppert. — Published by the Royal asiatic Society* (London, 1857).

A partir de ce moment, la certitude du système de lecture était démontrée. M. Oppert a pris parmi les assyriologues une place importante en résumant tous les travaux de ses devanciers, en publiant un nombre considérable de textes avec leur interprétation, en donnant enfin un premier essai de grammaire assyrienne. Les beaux volumes, édités à l'Imprimerie impériale, de son *Expédition en Mésopotamie*, resteront comme un des monuments les plus complets de ces études. Enfin, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a récompensé en lui les efforts de tant d'explorations, et apporté sa haute confirmation aux résultats de la science nouvelle, en lui accordant, par son vote du 3 juillet 1863, confirmé par celui des cinq sections de l'Institut réunies, le prix de 20,000 fr. fondé par l'empereur.

Mais M. Oppert, ne pouvant soupçonner qu'après tant de déchiffrements conformes au même système il se trouverait encore des personnes qui récuseraient les bases mêmes du déchiffrement, s'était moins préoccupé de développer la méthode que d'en étendre les résultats. Dans des ouvrages écrits avec une grande clarté d'exposition, l'*Exposé* général que nous avons déjà cité et l'importante brochure in-4° intitulée : *Les noms propres assyriens* (Paris, Duprat, 1861), M. Ménant s'est attaché à poser nettement les difficultés fondamentales et à établir la rigueur générale des solutions. Parmi les critiques obstinés qui ont continué de battre en brèche la méthode de déchiffrement, citons pour mémoire M. Schœbel, dont les attaques, qu'aucune étude sérieuse n'est venue justifier, méritent d'être jugées sévèrement. M. le comte de Gobineau a exprimé ses premiers doutes dans ses *Lectures des textes cunéiformes* (Paris, 1858) et a dès lors proposé un système de lecture très-différent de celui des assyriologues, et qu'il s'est efforcé de confirmer depuis par d'autres ouvrages. Quelque étrange que nous paraisse cette prétention de détruire par quelques traits de plume, n'exprimant que des doutes généraux, l'édifice élevé si péniblement par plusieurs savants consciencieux, nous avons suivi attentivement toutes les objections de M. de Gobineau, et apporté la plus grande attention à son propre système. Nous devons déclarer d'abord que l'auteur parle, avec un vrai sens philosophique et en homme qui connaît à fond l'Orient, des langues de la Perse telles qu'elles sont aujourd'hui et telles qu'elles ont, suivant lui, dû être en tout temps. Le caractère de ces langues serait, avant tout, une extrême fluidité, qui les rend comme insaisissables par l'écriture. Si telles étaient ces langues dans l'antiquité, il deviendrait impossible de trouver dans les écritures destinées à les exprimer la précision de nos écritures européennes, ce que l'on a pourtant essayé. L'auteur écarte donc, sans plus ample discussion, toutes les précédentes hypothèses, comme reposant sur une fausse conception du langage et de l'écriture des Orientaux. Quant à lui, il ne voit dans toutes les écritures *cunéiformes* que le résultat de deux langues, l'ancien arabe et l'ancien perse, autant dire le persan et l'arabe actuels, écrites à peu près avec le même alphabet. Il donne cet alphabet et engage à s'en servir qui voudra. Quoi de plus facile? La facilité est vraiment excessive, et grâce aux valeurs complexes que l'auteur donne à chaque signe, grâce à l'abus illimité qu'il fait de la polyphonie et de l'homophonie tout à la fois, nous ne doutons pas qu'il ne puisse, sans s'écarter des bases qu'il établit, retrouver dans les inscriptions *cunéiformes* aussi bien des textes bretons, allemands ou russes, que des textes persans et arabes. Avec un tel système, tout est dans tout. Quant à l'induction par laquelle M. de Gobineau prête aux anciennes langues de la Perse (et remarquons en passant que l'arabe s'écrit avec précision) les caractères vagues de celles de nos jours, nous en récusons absolument la légitimité. Entre la langue d'une époque de haute civilisation et celle qui suit, chez le même peuple, vingt siècles de décadence, l'analogie est nulle. La critique de M. de Gobineau tombe devant la précision, la clarté, la hardiesse magistrale des grandes inscriptions historiques de Persépolis et de Ninive. C'est dans ces pages pleines d'enseignement qu'il nous faut rechercher le passé de l'Asie, et non dans les exemplaires effacés du génie des habitants actuels de la Perse.

Ajoutons aux noms des critiques un nom illustre, celui de M. Renan, dont les doutes, exprimés avec plus de réserve et de réflexion (*Journal des savants*, avril 1859) ont couvert de leur autorité des systèmes aussi peu viables que ceux de Lichtenstein et de M. Luzatto. Les doutes de M. Renan résument toutes les difficultés tenant aux phénomènes de l'idéographie et de la polyphonie, toutes les objections que M. Ménant a combattues.

— V. Dans l'exposé qui précède, nous avons considéré sommairement les travaux de découverte, de déchiffrement et de critique auxquels ont donné lieu les écritures *cunéiformes*. Nous voulons indiquer maintenant avec précision la suite des progrès accomplis par la science, et le point où elle est arrivée sur chacune des trois sortes d'écriture dont la première a reçu la dénomination spéciale d'*écriture aryenne*, et les deux autres celle d'*écritures anaryennes.*

— *Ecriture aryenne.* Nous avons vu Niebuhr reconnaître 42 caractères résultant de deux éléments primitifs simples, lesquels se présentent soit isolés, soit combinés au nombre de cinq au plus, sans liaison ni contact, si ce n'est dans un seul cas où deux d'entre eux se croisent. Tyschen reconnaît le caractère du clou séparatif, ce qui établit un premier rapport avec le zend.

Münter suit la méthode grammaticale, en cherchant à distinguer les voyelles des consonnes; il compare les caractères avec ceux des langues connues, le zend, le pehlvi surtout, l'arménien, le géorgien; il détermine trois voyelles dont le retour fréquent le frappe, comme dans le zend, et fonde cette détermination sur l'analogie de certains groupes offrant, avant les points séparatifs, des inflexions grammaticales différentes; il étudie ces inflexions en les rapportant aux analogues du pehlvi ou du zend. Telle fut sa méthode d'investigation, méthode qu'il est bon de rappeler. Il est arrivé ainsi à formuler la détermination de douze caractères, sur lesquels il compte six voyelles. Il s'est trompé sur les consonnes, sauf le B. Sur les voyelles, il a rencontré heureusement pour l'A, sauf peut-être la quantité; il a confondu l'O et l'I; les trois autres signes indiqués n'étaient pas des voyelles.

Ces résultats, déjà remarquables, s'effacèrent devant le bonheur inouï de l'hypothèse de Grotefend. Ce savant remarqua le signe royal, la figure d'Ormuzd, longtemps prise pour le férouer du roi, et soupçonna le retour de cette expression de roi des rois, qualification iranienne transmise d'âge en âge. Les quatre caractères qui terminaient le second terme représentaient donc la désinence du génitif pluriel : il lut, par analogie avec les langues qu'il supposait congénères, cette désinence ANAM, et cette lecture est demeurée acquise. Mais il fit bien plus. Dans une liste de noms royaux, dont la formule pouvait être facilement supposée, il distingua un même groupe écrit d'une part à la place du nom du père, et plus bas à la place du nom du fils; le nom du père du personnage désigné par ce groupe n'était pas suivi du signe royal : ce personnage était donc un fondateur de dynastie, Cyrus ou Darius. Mais Cyrus eut pour père et pour fils un personnage du même nom, ce qui ne coïncidait pas avec l'inscription; il fallait donc s'arrêter à Darius. L'hypothèse fut justifiée. La transcription des noms de Xerxès, de Darius, d'Hystaspe, une fois connue, bien qu'incomplétement, fournissait une base sérieuse aux déchiffrements ultérieurs.

Le nom d'Ormuzd, AURMaZDA, fut d'abord lu EUROGHDE, *Oromasdis Cultor*, d'après le mot zend donné par Anquetil, *Ehore*, que Burnouf remplaça par *Ahura-Mazda*. On sut plus tard que la voyelle A était inhérente à chaque caractère de l'écriture aryenne.

Les lettres N, M, lues par nécessité philologique dans la désinence ANAM, aidèrent à reconstruire la version complète de ce nom, et à lire celui des Achéménides.

Lassen, entre autres lettres, détermina le V et le Z, à l'aide également des inflexions grammaticales.

Burnouf, dans son mémoire sur les inscriptions de Hamadan, écrivait : « Il ne peut exister qu'un moyen scientifique pour la détermination d'un signe inconnu; il faut réunir tous les mots où il se trouve, les comparer entre eux, et essayer d'appliquer au signe inconnu les valeurs de l'alphabet pour lesquelles on ne possède pas encore de caractère propre et rigoureusement déterminé. » Cette méthode suppose un commencement de déchiffrement à base certaine.

A ce travail purement philologique et de patience s'ajouta l'observation de la forme générale des mots racines.

Les noms propres de la série des satrapies fournirent de nouveaux éléments.

La comparaison des deux premiers paragraphes de l'inscription de Bisitoun avec les tables de l'Elvend fit connaître en tout à sir Rawlinson dix-huit caractères.

De plus, l'application à de nouveaux textes, à celui de Bisitoun par exemple, d'un système établi sur un petit nombre d'inscriptions servit de contre-épreuve rigoureuse à ce système.

Les noms historiques d'*Histaspa*, *Arsama*, *Ariaramna*, *Tchispis*, *Hakhamanis*, *Kambouzis*, *Kourous*, *Persa*, *Mada*, *Arabaya*, *Bactris*, et tant d'autres retrouvés à chaque ligne, démontrent la sincérité des déchiffrements.

Il existe une inscription quadrilingue, comprenant un texte hiéroglyphique, sur un vase dont les légendes ont été depuis longtemps publiées par le comte de Caylus. On lit le nom de Xerxès dans les textes *cunéiformes*, et c'est également le nom que Champollion le jeune a lu dans la version hiéroglyphique.

L'inscription de Bisitoun raconte le règne du père de Xerxès, que nous connaissions par Hérodote; il est partout question du culte d'Ormuzd ou de celui de Mithra; les coïncidences se montrent de toutes parts. Si l'on ajoute à ces considérations celle de la simplicité du système de lecture, purement littéral, et l'analogie de la langue ainsi découverte avec des langues congénères connues par d'autres textes, comment s'étonner que M. Bopp ait pu, dans sa *Grammaire*, classer l'ancien perse parmi les langues les plus régulièrement connues, et comment s'expliquer l'étrange négation que M. de Gobineau a opposée au déchiffrement de la première série d'inscriptions aussi bien que de celles qui la suivent?

Les études d'Eugène Burnouf sur les livres zends aidèrent à compléter le déchiffrement. On a reconnu dans la langue des inscriptions le véritable perse du temps de Darius, dialecte dérivé du zend des livres de Zoroastre. Cependant des inscriptions plus récentes montrent les formes grammaticales s'effaçant de plus en plus. La décadence se manifeste au temps du second Darius. La langue du VIe siècle paraît avoir été définitivement remplacée, dans l'usage populaire, par le pehlvi, aussitôt après la conquête d'Alexandre.

— *Ecritures anaryennes. — Médo-scythique.* La lecture des textes médo-scythiques est due entièrement à Westergaard, contrôlé par le docteur Hincks et par M. de Saulcy. Le texte aryen lui a servi de point de départ. L'hypothèse du syllabisme, empruntée à Münter, lui a suffi pour reconstruire, à l'aide des noms propres, tout un alphabet et toute une langue. Et quelle langue! Les mots « semblaient ne se rattacher, dit M. Ménant, à aucun idiome connu, et si le sens général des documents pouvait être compris dans son ensemble, rien ne garantissait l'authenticité d'un idiome qu'on cherchait à reconstruire en empruntant des formes grammaticales à toutes les langues. Il représentait d'abord une structure générale du discours indo-européenne; mais les substantifs avaient une déclinaison analogue à celle des substantifs turcs; on trouvait un pronom sémitique, des adverbes sanscrits, une conjugaison tartare et celtique, un vocabulaire enfin bigarré de toutes ces langues, auxquelles on empruntait ainsi des fragments plus ou moins considérables, pour en reconstruire quelque chose qui restait sans nom. » Cependant les déchiffrements postérieurs paraissent avoir justifié ce système.

Le plus grand progrès qui résulte du travail de Hincks sur celui de Westergaard est d'avoir démontré que toutes les voyelles sont exprimées au moins une fois dans l'alphabet médo-scythique. Le syllabisme de Westergaard était encore hésitant, et ce savant a pensé qu'un A bref y était quelquefois inhérent à chaque consonne, comme dans le premier système et dans les alphabets des langues indo-germaniques. Il est demeuré constant qu'un signe est attribué à chaque articulation quiescente, et qu'un autre signe bien distinct représente une articulation avec une voyelle inhérente. Le déchiffrement est aujourd'hui complet : tous les signes ont reçu une valeur syllabique qui permet de tout lire et de tout comprendre. Il ne reste plus d'incertitude que sur de rares caractères qui ne se trouvent pas dans les noms propres et qui sont à peine répétés. Le petit nombre d'expressions idéographiques qu'on a constatées signifient *roi*, *mois*, *homme*, *Dieu*, *eau*, *animal*, ou même, plus particulièrement et par suite d'une combinaison, *cheval* ou *chameau*.

D'après M. de Saulcy, l'idiome médique avait une analogie assez étroite avec l'idiome des Perses. Strabon a pu dire que les Perses et les Mèdes parlaient la même langue. Cet idiome a laissé des traces évidentes dans plusieurs dialectes, tels que le zend, le persan moderne, le mongol, l'arménien, le géorgien, la langue des tsiganes, et surtout le turc.

— *Assyrien.* Il est remarquable qu'avec tant d'éléments réunis lors de la publication des premiers essais de M. Lowenstern, avec l'identité déjà reconnue de beaucoup de signes de la troisième sorte avec ceux de la seconde, on ait hésité encore si longtemps dans la détermination des lois de l'écriture assyrienne. M. Lowenstern procéda par de fausses assimilations avec les hiéroglyphes égyptiens. Le dépouillement des noms propres le servit mieux; mais il ne reconnut que la partie consonnante des syllabes, et MM. de Longpérier et de Saulcy, en suivant ce système, achetèrent leurs lectures au prix d'efforts inouïs que l'hypothèse du syllabisme leur eût sans doute épargnés. La lecture présenta de telles difficultés, qu'on dut se résigner à traduire sans lire. M. Botta était parvenu à reconnaître l'identité de l'assyrien de Khorsabad, de Persépolis et de Babylone, et la différence de celui de Vân, avant de pouvoir articuler les désinences sur lesquelles il raisonnait. Le grand progrès dans cette étude devait être d'arriver à lire sans traduire. Nous avons vu comment M. Hincks établit en loi le syllabisme, et fit par là disparaître la confusion des homophones; comment M. Rawlinson découvrit la valeur des expressions idéographiques et la polyphonie. Sur cette double base s'est élevée la méthode du déchiffrement de l'écriture assyrienne. Donnons ici l'analyse rigoureuse de cette méthode.

C'est sur la transcription des noms propres perses dans l'assyrien que roule toute la discussion. L'alphabet fixé par là sert ensuite pour lire les autres mots et recomposer la langue.

Cette transcription est toujours exacte, mais souvent surabondante. *Daryvus*, par exemple, est transcrit *Dariyavuus*, ou même *Daariyaavuus*, ainsi décomposé : DAA-RI-YAA-VU US. En effet, les Assyriens expriment souvent, à côté des articulations syllabiques propres à leur langue, la voyelle que le caractère comportait déjà. Mais le système phonétique assyrien comporte encore un autre ordre de caractères, pour exprimer des syllabes composées résultant de la contraction phonétique de deux syllabes simples, dont la première se termine par la voyelle qui commence celle qui la suit : c'est ainsi que *vu us* donne la syllabe complexe *vus*, exprimée par un signe spécial. Aussi trouve-t-on également la version *Dariyavus*, qui donne simplement l'articulation assyrienne. Il existe donc plusieurs manières d'écrire phonétiquement le même mot, sans qu'il y ait pour cela fait d'homophonie. Cette diversité d'écriture offre au contraire la démonstration certaine de la polyphonie. En effet, dans le nom de l'Egypte, *Misir*, la syllabe *sir* est représentée par le même signe qui correspond à *vus* dans l'exemple précédent, et cependant la lecture *sir*, comme la lecture *vus*, est certaine, parce que *Mi-sir*, par deux caractères syllabiques, permute dans les inscriptions avec *Mi-si ir* par trois caractères, dont la lecture ne varie pas. La forme du texte aryen sert également de vérification. Ajoutons que le fait de la polyphonie n'est qu'exceptionnel, et que presque tous les mots où il se présente offrent des transcriptions qui en sont exemptes. Dans ces limites, on ne voit plus sur quoi porterait l'incertitude. Les noms des inscriptions unilingues qui nous sont connus par les textes hébreux ou grecs sont aisément vérifiés par leur forme même : ainsi *Hazakiau*, *Abdimilkuti*, *Askaluna*, *Dimaska*, *Ursalimmi*, dont il n'est pas même nécessaire d'indiquer les correspondants bibliques. Les difficultés provenant de la polyphonie ne sont donc qu'une affaire de patience et de temps.

Considérons maintenant les expressions idéographiques. On trouva des groupes où le nom de Nabuchodonosor s'écrivait *Anpasadusis*, celui de Babylone *Dintirki*, etc., à donner aux caractères leur valeur phonétique, et cependant la lecture véritable *Nabucuduriusur*, *Babilu*, aussi bien que le sens, était rigoureusement donnée par les transcriptions que présentent, comme on sait, avec tant d'abondance toutes les inscriptions orientales. Il ne fallait donc pas lire ces groupes phonétiquement. La recherche de la véritable lecture, la distinction des valeurs phonétiques et des valeurs idéographiques (chaque idéogramme pouvant avoir une valeur phonétique indépendante) n'était donc encore ici qu'une affaire de temps et de patience. Cependant il faut remarquer que nous ne sommes pas en présence d'une expression idéographique simple, mais d'un groupe d'expressions idéographiques, susceptibles de se combiner dans diverses proportions avec les signes phonétiques, et dont le jeu, qui fut longtemps une source de graves embarras, mérite d'être examiné de près.

Tout idéogramme paraît dériver d'un hiéroglyphe et peut s'introduire dans l'écriture avec la double valeur de sa signification hiéroglyphique, — qui donne lieu à une ou à plusieurs articulations différentes, suivant la langue où il est accepté, — et de son articulation fixe, qui dérive de son origine. Il ne peut pas avoir d'autre valeur. Mais il peut, dans les mots composés, accompagner également des expressions idéographiques ou phonétiques. L'idéogramme divin, par exemple, a pour valeur phonétique originelle ou absolue AN; pris idéographiquement, il se lit en assyrien ILU, et peut recevoir comme tel un complément phonétique. Mais s'il reçoit un complément idéographique, par exemple AK, qui renferme l'idée d'action, ou PA, qui correspond à celle de l'onction royale, il forme ainsi un idéogramme complexe dans l'articulation duquel il ne se lira plus ILU, mais NABOU (le *Nébo* de la Bible), et ceci dans l'un et l'autre cas, plusieurs idéogrammes pouvant présenter une idée analogue et conduire à la même articulation. Autres exemples d'idéogrammes complexes formés de AN : AN-UT, *le Soleil;* AN-IS, *la Lune;* AN-BAR, *Hercule*, AN-NA, *Oannes;* AN-IM, *Ao*, que les transcriptions nous apprennent à lire en assyrien *Samas*, *Sin*, *Ninip*, *Anu*, *Hu*. On comprend jusqu'où pouvait conduire ce système; les idéogrammes complexes donnant lieu en principe à des articulations très-nombreuses, leur introduction dans les mots composés semble devoir faire naître une bigarrure infinie de prononciations; mais l'usage corrigeait cela; en fait, les articulations, à part quelques variantes, sont fixes et ne produisent que de rares hésitations. Ainsi l'idéogramme dont la valeur phonétique absolue est UT, accompagné des compléments phonétiques *si*, *du*, *um*, *mi*, se traduit tantôt par SA (*samsi*, *sadu*), tantôt par YU (*yuum*, *yumi*), dans les diverses acceptions de *soleil*, *soleil levant*, *jours*, *les jours*, où l'on reconnaît également le sens primitif de l'hiérogly phe.

Un exemple complexe achèvera de nous rendre compte du mécanisme des deux sortes

d'expressions, celui que nous avons cité plus haut, le nom de Nabuchodonosor, que l'on n'a trouvé d'abord que sous sa forme idéographique ANPASADUSIS ou ANAKSADUSIS. Plusieurs autres noms étaient dans le même cas, ce qui faisait écrire à M. Oppert, dans le tome second de son *Expédition scientifique en Mésopotamie* : « Il faut avouer franchement que l'on n'a lu, jusqu'à présent, les noms de Sardanapale, Tiglas-Pileser, Phul, Salmanassar, Sennachérib, Assarhaddon, Saosdouchin, Kiniladan, Nériglissor, Bélochus et d'autres, que parce qu'on avait des raisons de croire qu'ils se retrouvaient dans un groupe donné. Mais partout où nous n'avons pas d'indice en dehors des inscriptions *cunéiformes*, et lorsque les tablettes de Ninive nous font défaut, il ne reste plus qu'à confesser notre incertitude. » Les tablettes dont parle ici M. Oppert sont des sortes d'alphabets assyriens qu'on a eu le bonheur de découvrir et qui n'ont pas peu aidé aux progrès de l'assyriologie; mais les transcriptions et patience et longueur de temps y eussent sans doute suppléé. Parmi les transcriptions, celle d'ANAKSADUSIS, par la forme surabondante *Nabiuukuduurriusuur*, ne laisse aucun doute sur l'articulation véritable. Mais on rencontre des combinaisons de l'une et l'autre forme, et il est facile d'ailleurs de calculer le nombre des combinaisons possibles. Le sens du mot est : *Dieu protége ma race;* il y a là trois éléments qui peuvent donner lieu aux six combinaisons suivantes : ANAK. SADU. USUR, ANAK. CUDURRI. SIS, ANAK. CUDURRI. USUR, NABIUU. SADU. SIS, NABIUU. SADU. USUR, NABIUU. CUDURRI. SIS.

La méthode de déchiffrement exige, on le voit tout d'abord, que chacun des éléments soit traité séparément. Quel qu'en soit le nombre, quelle que soit par conséquent la variété des combinaisons possibles, la difficulté n'en devient pas beaucoup plus considérable.

Au surplus, les difficultés que le système idéographique apporte dans la lecture des textes embrassent non-seulement les noms propres, mais encore tout le système graphique des Assyriens. Nous avons vu déjà l'exemple d'un substantif représenté par un idéogramme et formant ses inflexions à l'aide de signes phonétiques. Il en est de même de toutes les autres parties du discours. Il en est de même des inflexions verbales et de tous les dérivés des racines sémitiques que l'alphabet particulier à ces langues permet d'écrire par trois lettres, et que l'écriture anaryenne exprime par des signes syllabiques ou par des monogrammes; les caractéristiques, les affixes, les formatives viennent s'ajouter phonétiquement aux deux combinaisons propres à rendre la même idée, de manière à défigurer, dans certaines circonstances, le caractère sémitique d'un mot assyrien, au point de rendre méconnaissable l'idiome auquel il appartient.

Il est évident que les inflexions grammaticales, qui produisent la conversion des voyelles ou le redoublement des consonnes, amènent dans les groupes phonétiques des variétés d'orthographe que les idéogrammes ne subissent pas; et dès lors, il est plus ou moins facile de reconnaître la nature de ces groupes, suivant leur fréquence ou la position qu'ils occupent dans la phrase.

C'est là, en dehors des ressources offertes par la transcription ou l'analogie, un des moyens de distinguer une expression idéographique d'une expression phonétique. Il en existe de plus absolus.

En général, les expressions idéographiques, lors même qu'elles s'unissent, ne se contractent pas graphiquement, comme il arrive pour les expressions phonétiques.

« Les caractères syllabiques, dit M. Ménant, sont soumis aux règles phonétiques qui pèsent sur tous les idiomes du monde. Il y a des articulations qui s'attirent, d'autres qui se repoussent, et, sous cette influence, les signes se combinent pour répondre aux exigences de la bouche et de l'oreille. Les caractères idéographiques, au contraire, s'adressent à un autre organe qui ne subit pas les mêmes influences : l'œil se promène successivement sur ces symboles, qui se juxtaposent et ne se combinent jamais. Il est assez facile de reconnaître les signes idéographiques isolés; avec un peu d'habitude des textes, on les détache assez promptement des groupes qui les entourent. D'un autre côté, certains signes, certains groupes ont une valeur idéographique constante, et ne sont jamais employés phonétiquement. »

L'orthographe assyrienne vient nous aider à reconnaître les groupes idéographiques qui échappent à son influence. Ainsi M. Oppert a remarqué que les Assyriens évitent l'hiatus; quand la transcription amène phonétiquement la rencontre de deux syllabes qui formeraient hiatus, ils interposent un signe qui emporte avec lui une aspiration légère, de manière à en rompre l'effet. Rien de tel ne se rencontre dans les expressions idéographiques.

On peut encore être guidé par une règle non moins constante : les Assyriens ne partageaient jamais les mots de manière à exprimer les syllabes médiates par des caractères avec des voyelles initiales. Ainsi, pour écrire le pronom de la première personne, qui se dit *Anaku*, ils se servaient des signes représentant les syllabes A-NA-KU, et non pas AN-A-KU. Cette dernière forme serait un barbarisme ou un jeu de mots que les Assyriens n'auraient pu ni prononcer ni comprendre. Toutes les fois donc qu'on rencontre deux ou plusieurs lignes se succédant avec des voyelles initiales, on est sûr d'être en présence d'un groupe idéographique.

Nous avons essayé de faire toucher du doigt au lecteur ces difficultés qui ont paru assez graves pour remplir d'hésitation, en 1863, le vote de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en faveur de M. Oppert. Terminons cette analyse en citant quelques lignes du compte rendu des discussions du moment donné par M. J. Larocque dans la *Revue de l'instruction publique* (16 juillet 1863); compte rendu qui a eu l'honneur d'être signalé avec éloge à l'attention de l'Académie par son secrétaire perpétuel :

« Rien de plus naturel, en principe, dit M. Larocque, que l'existence des idéogrammes. On conçoit même que ce système d'écriture ait précédé l'autre dans l'histoire des hommes; car l'écriture, comme nous l'entendons, est une invention très-complexe, une série de signes donnant la monnaie, pour ainsi dire, de signes antérieurs qui sont dans le langage; l'écriture idéographique, au contraire, procède immédiatement de l'esprit humain, comme le langage lui-même.

» Rien de plus facile à distinguer, en général, dans la pratique, que les signes idéographiques et phonétiques employés séparément. En effet, après avoir réuni un certain nombre de mots d'une langue, on arrive aisément à reconnaître les analogies auxquelles obéit la construction des mots dans cette langue. Il s'ensuit qu'un signe donné ne saurait y être pris arbitrairement avec sa valeur idéographique ou phonétique. Car il arrive que les idéogrammes, pris par erreur comme de simples syllabes, donnent à l'expression un aspect étrange et dissonant. Nulle part n'apparaît mieux que dans cette comparaison la logique des langues.

» Mais la vraie difficulté naît du mélange des deux formes dans les mêmes mots. Sans doute il existait ailleurs des faits semblables; et nous-mêmes n'avons-nous pas, au milieu de nos langues germaniques et latines, de véritables idéogrammes dans les chiffres et des compléments phonétiques dans les terminaisons qui diffèrent suivant l'idiome : ainsi, en français « 1er, » en allemand « 1te, » « 1o » en italien, « 1th » en anglais? Il n'est donc pas étonnant qu'en assyrien, SARU signifiant *roi*, et SARU-UT, *royauté*, SARU-UT s'écrive par le monogramme du *roi*, suivi du signe syllabique de UT.

» ... Il ne nous semble pas qu'on ait assez vu que les causes d'incertitude dont on arguait étaient sans doute de grands obstacles pour arriver au déchiffrement, mais ne pouvaient en rien atteindre la rigueur des lectures, de même qu'en géométrie le tâtonnement dans les recherches qui ont pour but la solution d'un problème ne saurait frapper cette solution d'incertitude. Les conditions du déchiffrement une fois remplies, la proposition, recommandée par l'analogie, que l'on a déduite, se confirme de toute leur complexité même, et perd son caractère hypothétique à chaque pas nouveau de la science, à chaque épreuve nouvelle des premières hypothèses, à chaque hypothèse nouvelle, au point que l'ensemble des faits obtenus devient indubitable par cela seul qu'il offre un caractère conséquent et qu'il résulte d'un système. »

— VI. Nous ne dirons que peu de mots de l'origine des caractères *cunéiformes*. Cette question n'est pas encore parfaitement éclaircie. On a remarqué que ce système d'écriture se prêtait mal aux articulations si pleinement exprimées par les alphabets zend et sanscrit. D'autre part, la position inférieure toujours donnée dans les textes trilingues à l'assyrien, par exemple à Bisitoun, où les inscriptions de la troisième sorte se trouvent sous les pieds des rois vaincus, ne permettait guère de rapporter à l'Assyrie l'origine de ces caractères, qui, du reste, n'offraient aucun rapport avec le système bien connu des alphabets sémitiques. On a, en outre, considéré que les valeurs phonétiques absolues des idéogrammes assyriens devaient rappeler l'origine primitive de ces signes, et on a constaté de frappantes relations entre ces syllabes et les mots de la langue médique qui traduisaient les idéogrammes. On a été ainsi conduit à attribuer aux Médo-Scythes l'origine des écritures *cunéiformes*, ce qui suppose, ne l'oublions pas, qu'aucune inscription assyrienne n'est antérieure au VIe siècle, ou même à la chute de Ninive. Sans vouloir rien opposer à l'hypothèse acceptée généralement, nous croyons que le nombre extraordinaire des inscriptions connues de l'Assyrie, des inscriptions unilingues, lesquelles rempliraient plus de 20,000 pages in-folio, et l'état politique de l'Assyrie, après la conquête des Mèdes et des Perses, donnent matière à quelque doute. La raison tirée du sémitisme de la langue assyrienne est, à beaucoup d'égards, peu concluante. Enfin il n'y aurait rien d'impossible à ce que l'Assyrie, même vaincue, eût imposé son système graphique à ses conquérants. Du reste, il ne faut pas se faire illusion sur la ressemblance que les trois sortes d'inscriptions *cunéiformes* empruntent aux éléments qui les constituent : l'écriture perse n'a d'autre analogie avec l'écriture assyrienne que la ressemblance grossière résultant d'une certaine *mode* épigraphique à laquelle il nous a plu de décerner un nom spécial, mais qui se rattache étroitement, en ce qu'elle a d'essentiel, aux formes de l'écriture hiératique des Egyptiens. V. ÉCRITURE.

CUNÉIROSTRE adj. (ku-né-i-ro-stre — du lat. *cuneus*, coin; *rostrum*, bec). Ornith. Qui a le bec en forme de coin.

— s. m. pl. Famille d'oiseaux grimpeurs dont le bec a la forme d'un coin.

CUNEO, nom italien de CONI.

CUNÉO-CUBOÏDIEN, IENNE adj. Anat. Qui appartient aux os cunéiformes et au cuboïde.

CUNEO D'ORNANO (François-Antoine), militaire français. V. ORNANO.

CUNÉOLAIRE s. f. (ku-né-o-lè-re — du lat. *cuneolus*, petit coin). Moll. Genre détaché des agalmes.

CUNÉO-SCAPHOÏDIEN, IENNE adj. Anat. Qui appartient aux os cunéiformes et au scaphoïde.

CUNERSDORF, village de Prusse. V. KUNERSDORF.

CUNETTE s. f. (ku-nè-te — dimin. du bas lat. *cuna*, pour *cuva*, cuve). Fortif. Canal pratiqué dans le fond d'un fossé de fortification, pour recevoir les eaux de pluie ou de source, et en faciliter l'écoulement. ‖ On disait autrefois CUVETTE.

CUNEUS s. m. (ku-né-uss — mot lat. signif. *coin*). Moll. Syn. du genre DONACE.

CUNEUS, nom ancien d'une contrée d'Espagne, dans la partie appelée Lusitanie, au S.-O. Elle était ainsi nommée à cause de sa forme qui ressemblait à un coin, et s'étendait entre le *Sacrum Promontorium* (cap Saint-Vincent) et l'Anas (Guadiana). C'est aujourd'hui la province du Portugal nommée Algarve.

CUNHA (Joao-Pereira-Agostin DA), chevalier portugais de la fin du XIVe et du commencement du XVe siècle, d'une famille originaire de Gascogne. Il fut, d'après une tradition portugaise qui a fourni à Camoëns un des épisodes de ses *Lusiades*, un des douze chevaliers qui se rendirent, vers 1430, à Londres pour y défendre l'honneur des dames anglaises contre douze chevaliers de ce pays.

CUNHA (dom Pedro), général des galères portugaises au XVIe siècle. Il prit, en 1532 et en 1534, une part brillante aux expéditions de Tanger et d'Azamor, passa en 1538 dans l'Inde, où il se signala de nouveau par sa valeur, puis retourna en Portugal, et fut nommé par Jean III général des galères (1550). Pedro Cunha sut préserver les côtes de son pays des descentes dont le menaçaient sans cesse les Maures et Barberousse. Lorsque Philippe II d'Espagne envahit le Portugal, Cunha se battit contre lui à Alcantara, tomba entre les mains du vainqueur, refusa de faire sa soumission et fut jeté dans la tour de Belem, où il termina sa vie.

CUNHA (dom Luiz DA), homme d'Etat portugais, né à Lisbonne en 1662, mort à Paris en 1749. Il étudia le droit à Coïmbre, occupa, malgré son extrême jeunesse, les places les plus élevées dans la magistrature, fit preuve d'une haute capacité, puis entra dans la carrière diplomatique. Il fut successivement ambassadeur à Londres (1696-1712), à Utrecht, où il fut un des signataires du traité conclu dans cette ville (1713), à Madrid, à Paris, à Bruxelles, à la Haye et de nouveau à Paris, où il occupa pendant plus de vingt ans le poste de ministre de Portugal. Luiz da Cunha avait une remarquable instruction, un esprit conciliant et sagace, et jouissait de la considération la plus haute dans le corps diplomatique. Il a laissé des *Mémoires* d'un haut intérêt, mais qui n'ont pas été publiés.

CUNHA (Juan-Anastasio DA), mathématicien portugais, né à Lisbonne en 1744, mort en 1790. Il entra au service et consacra tous les instants de loisir que lui laissait la vie des camps à acquérir des connaissances approfondies en philosophie, en histoire et surtout en mathématiques. Quelques mémoires, qui le firent avantageusement connaître, lui valurent d'être appelé, en 1774, à occuper une chaire de mathématiques à l'université de Coïmbre; mais en 1778, ayant été accusé d'avoir émis des opinions peu orthodoxes, il fut arrêté, jeté en prison par ordre de l'inquisition, et il resta deux ans dans des cachots où sa santé reçut une grave atteinte. Rendu à la liberté, da Cunha fut mis à la tête du collège de San-Lucar. On a de lui : *Principes de mathématiques* (Lisbonne, 1782), traité qui a été traduit en français et publié à Bordeaux (1811); un *Essai sur les principes de mécanique*, publié à Londres par le comte de Funchal, après la mort d'Anastasio da Cunha, et enfin un recueil de *Poésies* dont Simonde de Sismondi a fait un grand éloge.

CUNHA (DA). V. ACUNHA.

CUNHA BARBOSA (Januario DA), prélat et homme d'Etat brésilien, né en 1780, mort en 1846. Destiné à la carrière ecclésiastique, il reçut la prêtrise en 1803, fut pendant quelque temps chapelain du roi de Portugal Jean VI (1808), puis professeur de philosophie. En collaboration avec Ledo, il fonda (15 décembre 1821) un journal à Rio-de-Janeiro, sous le titre de *Reverbero constitucional fluminense*, au moyen duquel il exerça sur l'opinion publique une puissante influence en faveur de l'indépendance. Après la déclaration de cette indépendance, Cunha fut arrêté le 7 décembre 1822, et banni en France. Deux années plus tard, le gouvernement le nomma officier de l'ordre du Cruzeiro, récemment institué, et chanoine de la chapelle impériale. En 1826, il fut élu membre de la première assemblée législative brésilienne. Il consacra le reste de sa vie au développement politique et intellectuel du Brésil. De concert avec le général Cunha Mattos, il fonda la Société historique et géographique de Rio-de-Janeiro, et dirigea la *Revista trimensal*, qui publiait les comptes rendus de la Société. En même temps, il rédigeait en chef le *Diario do governo*, journal favorable à la politique du gouvernement, et l'*Auxiliador da industria national*, feuille dévouée aux intérêts industriels et agricoles. Au moment de sa mort, il préparait un plan de réforme pour l'instruction à tous les degrés. Il a laissé deux petits volumes de poésies et des poëmes satiriques : la *Mutuca* et les *Garimpeiros*.

CUNHA MATTOS (Raymunde-José DA), général brésilien, né à Faro, dans la province portugaise des Algarves, en 1776, mort en 1840. Il entra dans l'armée portugaise en 1790, et servit trois ans dans le sud de la France, dix-huit ans dans l'île Saint-Thomas, sur la côte d'Afrique. Il fut envoyé à Rio-de-Janeiro, et fut, pendant quelque temps, gouverneur de Saint-Thomas. Il se fit remarquer à la fois comme soldat et comme écrivain. En 1817, il retourna au Brésil, et fut nommé commandant en chef de l'artillerie à Pernambuco, puis gouverneur de la province de Goyaz. Pendant qu'il occupait ce dernier poste, il rassembla d'importants matériaux pour un ouvrage sur l'intérieur du Brésil, lequel fut publié à Rio-de-Janeiro en 1836, sous le titre de *Itinerario do Rio-de-Janeiro ao Para e Maranham*, etc. Il revint à Rio en 1826, à l'occasion de son élection à l'assemblée législative brésilienne. L'école militaire de Rio-de-Janeiro fut placée sous sa direction en 1832, et peu après il fut élevé au grade le plus élevé dans l'armée brésilienne. Il fut secrétaire perpétuel de la société d'assistance industrielle, et l'un des fondateurs de la Société historique et géographique de Rio-de-Janeiro, dont il resta vice-président pendant plusieurs années.

CUNIBERT (saint), également appelé **CHUNEBERT** et **HUNEBERT**, évêque de Cologne, mort en 664. Il administra l'Austrasie avec le maire du palais Pépin, sous le règne de Dagobert Ier, puis fut ministre de Sigebert II (633) et enfin de Childeric, frère de Clotaire III. Sa fête se célèbre le 12 novembre.

CUNIBERT, roi lombard, fils et successeur de Pertharite (687). Il fut détrôné en 690 par Alachis, duc de Trente et de Brescia, et contraint de s'enfermer dans une forteresse près du lac de Côme. Rappelé par ses sujets, il écrasa son rival à la bataille de Coronora, et mourut en 700. Ses nombreuses fondations d'églises et ses dons au clergé lui firent donner le surnom de *Pieux*.

CUNICH (le P. Raimond), poëte italien, né à Raguse en 1719, mort à Rome en 1794. Il fit partie de l'ordre des jésuites, et fut professeur de littérature au collège romain pendant de longues années. Le P. Cunich acquit la réputation d'un des meilleurs poëtes de son temps. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Anthologia, sive epigrammata anthologiæ Græcorum selecta* (Rome, 1771, in-8o) et *Epigrammatum libri quinque* (Parme, 1803).

CUNICULAIRE adj. (ku-ni-ku-lè-re — du lat. *cuniculus*, lapin). Mamm. Qui ressemble au lapin.

— s. m. pl. Famille de mammifères ayant pour type le genre lapin.

— Ornith. *Alouette cuniculaire*, Alouette ainsi nommée parce qu'elle creuse en terre des sortes de terriers pour y déposer ses œufs.

— s. m. Antiq. rom. Mineur, sapeur, soldat qui s'introduisait par un souterrain dans la ville assiégée. ‖ On disait aussi CUNICULATEUR.

CUNICULARES INSULÆ, nom ancien des îles Borromées.

CUNICULE s. m. (ku-ni-ku-le — lat. *cuniculum*. Pline rattache ce mot à *cuniculus*, lapin, auquel il attribue une origine espagnole. Cependant ces termes ont une physionomie toute latine. Peut-être que la racine était celtibère, et le suffixe ajouté par les Romains. Ce qui semble l'indiquer, c'est que l'on trouve, dans les langues celtiques, ce nom du lapin avec un suffixe différent : en irlandais *coinin*, *cuinin*, erse *coinean*, cymrique *cwning*, cornique *kynin*. Le scandinave *kânîna*, *kûnîna*, *kûningr*, suédois et danois *kanin*, anglais *cony*, allemand *kaninchen*, trahissent tous leur origine étrangère par le *k* resté intact, et paraissent provenir du celtique plutôt que du latin. La racine primitive, comme l'indique Benfey, est sans doute le sanscrit *khan*, creuser, dont le *kh*, étranger d'ailleurs aux langues européennes, est représenté par *k* déjà dans le persan *kandan*, d'où *kân*, mine, excavation, en sanscrit *khani*. Le sanscrit *khanaka*, mineur, est un des noms du rat. Ce qui achève enfin de montrer que c'est bien là un mot aryen, c'est que le russe *kuna*, lithuanien *kiaune*, désigne la marte, comme l'illyrien *kunaz* le lapin, ces deux animaux ayant également l'habitude de se terrer). Antiq. rom. Passage souterrain; mine de guerre.

— s. f. Moll. Sous-genre établi dans le genre mulette.

CUNICULÉ, ÉE adj. (ku-ni-ku-lé — rad. *cunicule*). Qui renferme une excavation longue et profonde.

CUNICULIN, INE adj. (ku-ni-ku-lain, i-ne — du lat. *cuniculus*, lapin). Mamm. Qui a rapport, qui appartient au lapin : *Race* CUNICULINE ‖ Peu usité.

CUNILE s. f. (ku-ni-le — du lat. *cunila*, nom d'une plante que l'on croit être la sarriette). Bot. Genre de plantes, de la famille des labiées, tribu des saturéiées, voisin des sarriettes, et comprenant une quinzaine d'espèces qui croissent dans le nord et le centre de l'Amérique : *La* CUNILE *a été introduite en Europe.* (C. Lemaire). *La* CUNILE *du Maryland a une odeur plus agréable que celle de la menthe.* (V. de Bomare).

CUNILÉ, ÉE adj. (ku-ni-lé). Bot. Qui se rapporte aux cuniles.

— s. f. pl. Section de la tribu des saturéiées, dans la famille des labiées, ayant pour type le genre cunile.

CUNILIATI (Fulgence), théologien et dominicain italien, né à Venise en 1685, mort en 1759. Il se livra avec succès à l'enseignement et à la prédication, et devint vicaire général de son ordre. Son principal ouvrage est intitulé : *Vies des saints d'après les écrivains contemporains ou les historiens les moins crédules* (Venise, 1538, 6 vol.).

CUNINA, divinité latine protectrice des enfants au berceau, ainsi dite du mot *cunæ*, qui signifie berceau.

CUNING s. m. (ku-naingh). Ichthyol. Espèce du genre césion.

CUNINGHAM (Guillaume), médecin et graveur anglais, né à Norwich vers 1520, mort en 1577, à Londres, où il s'était fixé. Il a publié une *Table cosmographique* (1559, in fol.), ouvrage enrichi de planches de sa composition.

CUNINGHAM (Edmond-François), peintre écossais, né à Kelso ou Kalso, mort à Londres en 1793. Il était fils d'un colonel écossais qui, contraint de s'expatrier après la défaite du Prétendant, était allé s'établir en Italie. Le jeune Cuningham sentit naître, en présence des chefs-d'œuvre de l'art, son goût pour la peinture. Il s'y livra avec ardeur à Paris, à Rome, à Naples et à Venise, se fit connaître sous le nom de *Kelso*, *Kalso* ou *Calsa*, et peignit avec autant de facilité que de talent des tableaux qui fondèrent sa réputation. En 1764, il se rendit à Londres, puis alla successivement habiter la France, la Russie et la Prusse. Cuningham gagna des sommes énormes; mais par sa dissipation, par ses folles entreprises, il dépensait plus encore qu'il ne gagnait. Il se vit presque constamment forcé de passer d'un pays à un autre, pour échapper aux poursuites de ses créanciers, et mourut dans un état voisin de l'indigence. Les tableaux de cet artiste sont surtout remarquables par le soin qu'il apporte à les perfectionner, à les *finir*. Il en composa un grand nombre, dont le plus estimé est celui qui représente le grand Frédéric avec le prince de Prusse, le duc d'York et ses principaux généraux. Ce tableau, qui remporta le premier prix à l'Académie de peinture de Berlin, fut gravé par Clémens, habile graveur danois.

CUNIN-GRIDAINE (Laurent CUNIN, dit), industriel et homme d'Etat, né à Sedan en 1778, mort en 1859. Il fut d'abord simple ouvrier dans la manufacture de draps de M. Gridaine, et devint, par son intelligence et son activité, l'associé, le gendre, puis le successeur de son patron (1824). Elu député en 1827 par le parti libéral, il siégea sur les bancs les plus élevés de la gauche, fut un des 221 députés qui mirent la couronne sur la tête de Louis-Philippe en 1830, et doit être placé au premier rang parmi ceux dont le dévouement aveugle poussa la nouvelle dynastie dans l'abîme. M. Cunin-Gridaine s'associa à toutes les mesures répressives, et fit une opposition ardente et sans trêve à tous les progrès. Nommé ministre de l'agriculture et du commerce en 1837, il conserva ce portefeuille, presque sans interruption, jusqu'à la révolution de 1848. Son nom, plus que pittoresque, de *Cunin* était la cible contre laquelle se dirigeaient les flèches légèrement empoisonnées du *Charivari*. L'accompagnement *Gridaine*, qui pallie suffisamment la chose, était toujours très-méchamment oublié.

CUNITZ (Marie), femme savante, née à Schweidnitz, en Silésie, morte à Pitscher en 1664, fille d'un docteur en médecine. Elle s'appliqua avec un égal succès à l'étude des langues anciennes et modernes, de l'histoire, de la médecine, des mathématiques, des arts et surtout de l'astronomie, épousa vers 1630 de Lewen, qui lui avait donné des leçons, et composa des *Tables astronomiques* (Œls, 1650, in-fol.) précédées d'une préface de son mari.

CUNLHAT, bourg de France (Puy-de-Dôme), ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. N.-O. d'Ambert, au milieu des montagnes; pop. aggl. 817 hab. — pop. tot. 2,929 hab. Fabrique d'étamines, de toiles, d'étoffes dites camelots. Commerce de bestiaux.

CUNNAGIUM s. m. (kunn-na-ji-omm). Féod. Droit de cunnagium. V. DROIT.

CUNNINGHAM (Alexandre), savant écossais, fils d'un ministre de Cannock, dans le comté d'Ayr, mort en 1730. Grâce à la protection de la famille Queensburg, chez laquelle il avait été précepteur, Cunningham obtint la place de professeur à l'université d'Edimbourg. Mais la municipalité de cette ville, mécontente de ce que le professeur avait été nommé par la couronne et non par elle, révoqua Cunningham et donna l'emploi à un autre (1710). Cunningham se retira alors à La Haye, où il consacra le reste de sa vie à l'étude des langues mortes. Il fut l'ami de Leibnitz, de Le Clerc et de presque tous les savants de l'époque. On lui doit des éditions annotées d'Horace, de Virgile et d'Esope. Son principal ouvrage, qu'il n'eut pas le temps de terminer, est un digeste critique des *Pandectes* de Justinien.

CUNNINGHAM (Alexandre), historien écossais, né à Ettrick (comté de Selkirk) en 1654, mort vers 1737, a été souvent confondu avec le précédent. Comme lui, il avait été précepteur. Introduit par ses élèves, notamment par lord Lorne, plus tard duc d'Argyle, dans la haute société, il passa des Pays-Bas en Angleterre à la suite du prince d'Orange. Plus tard (1715-1720), il représenta, comme ministre à Venise, le roi George Ier. Longtemps après sa mort, ses manuscrits latins tombèrent par hasard entre les mains de son parent, le docteur Hollingberry, archidiacre de Chichester, et, en 1787, le docteur William Thomson en publia une traduction sous le titre de : *Histoire de la Grande-Bretagne depuis la révolution de* 1688 *jusqu'à l'avénement de George Ier*. C'est un travail très-estimé, surtout en ce qui concerne les événements militaires.

CUNNINGHAM (Jean), chirurgien et naturaliste anglais, qui vivait à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle. Il résida plusieurs années, comme chirurgien de la Compagnie des Indes, à Emouï, sur la côte de la Chine, à Poulo-Condor et autres lieux, et recueillit partout, surtout dans l'île de Cheusan, un grand nombre de plantes nouvelles qu'il envoya en Europe, où elles ont été décrites par Plukenet, Rai, etc. Brown a donné en son honneur le nom de *cunninghamie* à un genre de la famille des rubiacées. Plusieurs mémoires de Cunningham ont été insérés dans les *Transactions philosophiques*.

CUNNINGHAM (Jean), poëte irlandais, né à Dublin en 1729, mort à Newcastle en 1773. Il débuta à douze ans en faisant publier des poésies fugitives dans les journaux de sa ville natale. A dix-sept ans, il composa une pièce de théâtre, l'*Amour dans un brouillard* (1747, in-12), où Garrick a puisé le sujet de son *Valet menteur*. Cunningham exerça pendant une partie de sa vie le métier d'acteur, pour lequel il n'avait aucune disposition. Il fit preuve de talent, surtout dans la poésie pastorale, et écrivit d'un style simple et élégant.

CUNNINGHAM (Allan), écrivain écossais, né à Blackwood (comté de Dumfries) en 1785, mort à Londres en 1842. Sa famille, autrefois très-riche, avait été dépouillée de ses biens pour avoir suivi le parti de Montrose, et était tombée dans la pauvreté. Envoyé à l'école jusqu'à l'âge de douze ans, il fut ensuite mis en apprentissage chez un maçon. A dix-huit ans, il avait déjà écrit plusieurs poëmes. Inspiré par les ballades populaires de son pays, il fit des vers tout en maniant la truelle. Cromek, qui avait recueilli les reliques poétiques de Burns, ayant résolu de retrouver les restes du chant de *Nithsdale et Galloway*, se fit aider dans ses travaux par Cunningham, et ce dernier lui fournit des matériaux suffisants pour un volume in-8o, qui fut publié en 1810. On apprit par la suite que Cunningham était l'auteur de quelques-unes des plus belles pièces comprises dans cette collection. A l'âge de vingt-cinq ans, il alla à Londres, et collabora à divers recueils périodiques, et en particulier au *London Magazine*. A la fois maçon, journaliste et poëte, il fut, en 1814, choisi par le sculpteur Chantrey pour chef et directeur de son établissement, position qu'il conserva jusqu'à la mort de l'artiste. Cunningham n'en continua pas moins ses travaux littéraires. Quelques-unes de ses poésies sont considérées par sir Walter Scott comme ne le cédant en rien aux meilleures de Burns. Ses principales publications sont les suivantes : *Sir Marmaduke Maxwell* (1822), drame émouvant et sauvage, basé sur les superstitions de la vieille Ecosse; plusieurs romans, souvent écrits avec autant de force que d'éclat, mais où l'on remarque aussi une fatigante exagération d'élégance et une grande extravagance d'inspiration; tels sont : *Paul Jones* (1826, 3 vol.); *Sir Michael Scott* (1828, 3 vol.); *Contes traditionnels*. Citons également : la *Jeune fille d'Elvar*, poëme; *Chants d'Ecosse, anciens et modernes, avec une introduction et des notes* (1826); *Marguerite Lindsay*, traduit par la comtesse Molé, avec une notice de Barante, (1825, 4 vol. in-12); *Histoire des peintres, sculpteurs et architectes anglais* (1829-1833, 6 vol.); *Histoire critique et biographique de la littérature anglaise* (1834), continuation, de Johnson jusqu'à Walter Scott; *Vie de Burns* (1834), dont il a publié les œuvres complètes en 8 volumes; *Vie du peintre Wilkie*, (1842, 3 vol.), etc. Une nouvelle édition des *Poëmes et Chants* de Cunningham a été donnée par son fils en 1847.

CUNNINGHAM (William), théologien écossais, né à Hamilton en 1805. Il fut pasteur à Greenock, puis à Edimbourg (1833). Pendant qu'il exerçait son ministère dans cette dernière ville, il se fit connaître en défendant avec la plus grande ardeur la doctrine de la *non-intrusion*, en vertu de laquelle le parti évangélique réclamait le droit de contrôler la nomination de ses ministres, que s'étaient arrogée les propriétaires terriers. Il s'ensuivit une lutte retentissante, qui ne dura pas moins de neuf ans, fut portée devant les tribunaux et eut pour résultat de mettre l'Eglise écossaise évangélique dans l'alternative d'accepter l'ancien état de choses ou de renoncer à ses revenus temporels. En présence de cette mise en demeure, 470 pasteurs sur 1,200 n'hésitèrent point, à l'exemple de Chalmers, de Cunningham, etc., à renoncer à leur traitement, et à se séparer de l'Eglise officielle. De cette scission sortit l'Eglise indépendante (1843), qui s'organisa elle-même, fonda, grâce à des souscriptions considérables, des églises, des presbytères, des écoles, et disposa bientôt d'un revenu énorme de 7,500,000 fr. Cunningham occupa la chaire de théologie au nouveau collége, fondé à Edimbourg en 1843, et en devint directeur après Chalmers, en 1847. On a de lui un grand nombre d'écrits de théologie et de controverse.

CUNNINGHAM (Peter), écrivain anglais, fils aîné du précédent, né à Londres en 1816, mort en 1869. Il entra à dix-huit ans, sous les auspices de sir Robert Peel, dans l'administration, où il devint premier commis. Collaborateur assidu du *Fraser's Magazine* et de divers journaux, il a été chargé, en 1857, de l'arrangement des œuvres d'art à l'exposition de Manchester. Il est l'auteur d'un excellent *Guide-manuel de Londres*, plein de renseignements aussi curieux que plaisants, et de plusieurs autres ouvrages topographiques très-intéressants. On lui doit en outre : *Vie d'Inigo Jones* (1848); *Londres moderne* (1851); *Histoire d'Hélène Gwynn* (1852), etc. Il a publié aussi les poëmes de Drummond de Hawthornden (1833), les œuvres de Goldwich, les *Lettres d'Horace Walpole* (1857-1859, 9 vol.); une nouvelle édition de la *Vie des poëtes*, par Johnson, et enfin il a complété l'édition de Pope, de Croker. — On doit à son frère Joseph CUNNINGHAM, qui a embrassé la carrière militaire, une *Histoire des Sikhs*.

CUNNINGHAM, explorateur anglais contemporain, officier de la marine royale. Il s'est fait connaître par plusieurs expéditions intéressantes dans l'intérieur de l'Australie. Ce fut lui qui, accompagné d'Oxley, suivit pour la première fois le cours du Lachlan, qu'on avait longtemps regardé comme un affluent du Macquarie. Les deux voyageurs poussèrent à 400 milles à peu près, dans l'intérieur, cette longue et intéressante reconnaissance; ils ne s'arrêtèrent que lorsque des marais infranchissables vinrent leur barrer le passage. Après cette première expédition, Cunningham fit plusieurs excursions aux plaines de Liverpool; puis, en 1827, il fut officiellement chargé de reconnaître tout le pays compris entre la rivière Hunter et la baie Moreton. Parti le 30 avril du bord de la rivière Hunter, Cunningham s'avança à travers le pays élevé qui borne les plaines de Liverpool du côté de l'orient. Arrivé à 50 lieues de la mer, il se dirigea vers le nord-est, à travers des pays déserts et stériles. Ce ne fut que vers le 28e degré qu'il trouva les Darling-Downs et les Peel-Plains, pays plus fertiles et plus habitables. Le 16 juin, le voyageur était parvenu à 20 lieues à peu près de la baie Moreton, mais l'état de ses chevaux le força à rebrousser chemin. Comme il se dirigea, au retour, plus à l'est qu'il n'avait fait en allant, sa route devint infiniment plus pénible à travers un terrain montueux et rocailleux. Ensuite il longea de près la chaîne des monts Harkewick, où quelques-uns des sommets, taillés à pans équarris comme de hautes cheminées, paraissent avoir de 1,000 à 1,200 toises d'élévation. Cunningham se trouva de retour sur les bords de la rivière Hunter après une absence de 13 semaines.

L'année suivante, il reprit le cours de ses voyages. Des bords de la baie Moreton, il put atteindre de nouveau le point où il s'était arrêté dans sa grande excursion et s'assurer qu'une communication facile pouvait être ouverte entre les fertiles dunes des Darling-Downs et l'établissement formé à Moreton-Bay. Il remonta ensuite la rivière Brisbane, jusqu'au point où elle n'est plus qu'un mince ruisseau formant des mares d'espace en espace.

CUNNINGHAMIE s. f. (ku-nain-ga-mî — de *Cunningham*, naturaliste angl.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des conifères, tribu des abiétinées, comprenant une seule espèce, qui croît dans les régions chaudes et tempérées de la Chine : *La* CUNNINGHAMIE *est un arbre ressemblant beaucoup à l'araucaria.* (F. Hœfer.) ‖ Syn. de MALANÉE, genre de rubiacées.

CUNO (Jean-Chrétien), poëte et botaniste allemand, né à Berlin en 1708, mort en 1780. Il servit quelque temps dans l'armée, puis se livra à des opérations commerciales à Amsterdam et dans les Indes orientales, acquit une grande fortune et consacra alors son temps à la poésie et à la botanique. Ses principaux ouvrages sont : *Lettres sur différents objets de morale*, en vers (Amsterdam, 1747); *Ode sur mon jardin* (1750, in-8o), où l'on trouve l'énumération de toutes les plantes rares qu'il avait rapportées des Indes; le *Messie*, poëme (1762), etc. Linné a donné, en son honneur, le nom de *cunonia* à une plante originaire du Cap.

CUNO (Adam-Christophe-Charles), littérateur allemand, né à Laubingen (Thuringe) en 1725, mort en 1799. Il fut recteur des écoles de Grimma. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Notices biographiques et bibliographiques sur les théologiens protestants et autres personnes illustres de l'état ecclésiastique, qui sont mortes dans le* XVIIIe *siècle* (Leipzig, 1769, in-4o).

CUNOLITE s. f. (ku-no-li-te). Zooph. Nom donné à quelques espèces de polypiers fossiles, appartenant au genre cyclolite.

CUNONIE s. f. (ku-no-nî — de *Cuno*, botan. allem.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des saxifragées, type de la tribu des cunoniées, comprenant une seule espèce, qui croît au Cap de Bonne-Espérance : *On cultive la* CUNONIE *du Cap dans les orangeries.* (C. Lemaire.) *La* CUNONIE *est un arbre de moyenne grandeur.* (F. Hœfer.) ‖ On dit aussi CUNONE.

CUNONIÉ, ÉE adj. (ku-no-ni-é). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la cunonie. ‖ On dit aussi CUNONIACÉ.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des saxifragées, ayant pour type le genre cunonie, et érigée par plusieurs auteurs en famille distincte, sous le nom de cunoniacées.

CU-NOUÉ s. m. Hortic. Syn. de CUL-NOUÉ.

CUNTUR s. m. (keun-tur). Ornith. Nom indigène du condor.

CUNVERTER v. a. ou tr. (kon-vèr-té). Forme ancienne du mot CONVERTIR.

CUNYNGHAM (Guillaume). V. CUNINGHAM.

CUOCO (Vincent), littérateur et homme d'Etat italien. V. COCO.

CUP (Guillaume), jurisconsulte hollandais, né à Bommel (Gueldre) en 1604, mort en 1667. Il occupa une chaire de droit à Franeker, et publia plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Disputationes ad instituta imperialia* (1634, in-12); *De successionibus disputationes* (1651); *De obligationibus disputationes* (1654), etc.

CUPAI s. m. (ku-pè). Chez les Indous, Esprit malfaisant qui règne et gouverne dans le lieu où vont les âmes des méchants après leur mort.

CUPAÏBA s. m. (ku-pa-i-ba). Bot. Arbre qui produit le baume de copahu.

CUPAMENI s. m. (ku-pa-mé-ni). Bot. Syn. d'ACALYPHE, genre d'euphorbiacées.

CUPANI (François), botaniste italien, né en Sicile en 1657, mort à Palerme en 1711. Il entra dans l'ordre des minimes, mais n'en continua pas moins à poursuivre avec ardeur l'étude de la botanique, à laquelle il s'était depuis longtemps livré. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels il s'est surtout attaché à décrire les arbres fruitiers de la Sicile. Nous citerons son *Catalogus plantarum siculorum noviter inventarum* (Palerme, 1692, in-fol.), et *Hortus catholicus* (1695, in-4o). Il est aussi l'auteur du *Pamphytum siculum sive Historia naturalis plantarum Siciliæ* (Palerme, 1705, in-fol.), qu'Antoine Bonami s'est approprié et a signé de son nom. Plumier a donné le nom de *cupania* à un genre de la famille des sapindacées.

CUPANIE s. f. (ku-pa-nî — de *Cupani*, botan. ital.). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des sapindacées, comprenant plus de quarante espèces, qui croissent dans les régions tropicales du globe, et dont la plus connue est appelée vulgairement CHÂTAIGNIER DE SAINT-DOMINGUE. ‖ On dit aussi CUPANI et CUPANIER s. m.

— **Encycl.** Le genre *cupanie* (*cupania*) comprend une quarantaine d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales du globe. Ce sont des arbres ou des arbrisseaux à feuilles alternes, ailées, paripennées, à fleurs polygames, ordinairement blanches, disposées en grappes axillaires. La *cupanie d'Amérique* (*cupania americana*) est appelée vulgairement *châtaignier de Saint-Domingue*, à cause de son aspect extérieur et du lieu dans lequel il croît. Son bois est employé en charpente et dure longtemps quand il est à l'abri du soleil et de la pluie. Ses graines sont comestibles et ont le goût de la châtaigne.

CUPAR-ANGUS, bourg d'Ecosse, comté et à 20 kilom. N.-E. de Perth; 2,622 hab. Importantes fabriques de toiles; blanchisseries. Ruines d'une riche abbaye de cisterciens fondée en 1164.

CUPAR-FIFE, ville d'Ecosse, chef-lieu du comté de Fife, à 48 kilom. N. d'Edimbourg, sur la rive gauche de l'Eden; 6,000 hab. Manufactures de toiles imprimées, brasseries,